

## **Lecture biblique : Luc 15,1-10**

Les collecteurs d'impôts et les pécheurs s'approchaient tous de Jésus pour l'écouter. Et les Pharisiens et les scribes murmuraient ; ils disaient : « Cet homme-là fait bon accueil aux pécheurs et mange avec eux ! »

Alors il leur dit cette parabole : « Lequel d'entre vous, s'il a cent brebis et qu'il en perde une, ne laisse pas les quatre-vingt-dix-neuf autres dans le désert pour aller à la recherche de celle qui est perdue jusqu'à ce qu'il l'ait retrouvée ? Et quand il l'a retrouvée, il la charge tout joyeux sur ses épaules, et, de retour à la maison, il réunit ses amis et ses voisins, et leur dit : “Réjouissez-vous avec moi, car je l'ai retrouvée, ma brebis qui était perdue !” Je vous le déclare, c'est ainsi qu'il y aura de la joie dans le ciel pour un seul pécheur qui se convertit, plus que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de conversion.

« Ou encore, quelle femme, si elle a dix pièces d'argent et qu'elle en perde une, n'allume pas une lampe, ne balaie la maison et ne cherche avec soin jusqu'à ce qu'elle l'ait retrouvée ? Et quand elle l'a retrouvée, elle réunit ses amies et ses voisines, et leur dit : “Réjouissez-vous avec moi, car je l'ai retrouvée, la pièce que j'avais perdue !” C'est ainsi, je vous le déclare, qu'il y a de la joie chez les anges de Dieu pour un seul pécheur qui se convertit. »

## **Prédication**

J'avais envie aujourd'hui de revenir à quelques fondamentaux, avec ces deux petites paraboles bien connues, peut-être même un peu usées pour celles et ceux qui fréquentent l'Église et la Bible de longue date. Mais je sais qu'au temple de Maguelone, il y a régulièrement des nouveaux venus, pour qui toutes ces choses, ces textes parmi les plus lus et les plus appréciés, les plus touchants aussi, sont encore tout neufs. Profitez-en, vous pour qui c'est encore plein de fraîcheur !

C'est à vous en particulier, qui depuis quelques mois, quelques semaines, ou depuis ce dimanche venez au culte, c'est à vous que je pensais en préparant cette prédication. Mais je crois que cela constituera aussi une bonne piqure de rappel

pour les habitués : il y a des bonnes nouvelles qu'il est toujours bon d'entendre à nouveau, et dont, j'espère, on ne se lasse jamais.

Par exemple ceci : si vous entendez parler de pécheurs, de perte, de grâce n'allez pas tout de suite penser jugement, condamnation, exclusion... C'est tout le contraire : personne ne mérite d'être abandonné à son sort. Personne, quelle que soit son histoire, n'est définitivement perdu, sans rémission possible. Personne ne devrait être laissé sur le bord de la route.

Mais toutes et tous, nous sommes dignes d'être aimés. Et en Jésus, nous nous savons aimés, accueillis, acceptés. Même les moins aimables d'entre nous ! Et nous sommes tous, parfois, assez peu aimables. Qui que vous soyez, quoi que vous ayez fait, vous avez de la valeur. Une valeur inestimable. Voilà qui méritait sans doute d'être rappelé, d'être dit avec force. C'est ce que fait Jésus avec ses paraboles, racontées à l'intention de pharisiens et de scribes, c'est-à-dire de personnes religieusement correctes, on dirait aujourd'hui de bons chrétiens, qui estiment que tout de même, certains ne méritent pas son attention. Qu'est-ce qu'il a à frayer avec des collecteurs d'impôt et des pécheurs ?

Je rappelle que les collecteurs d'impôt, ce ne sont pas de simples agents des finances publiques, mais de véritables fripouilles qui collaborent avec l'occupant romain et en profitent au passage pour s'en mettre plein les poches. Si vous voulez, je vous propose une petite expérience de pensée : fermez les yeux, songez à la personne qui vous paraît la moins fréquentable, la plus détestable, celle avec qui vraiment, sous aucun prétexte, vous ne voudriez partager un repas ou ne serait-ce que cinq minutes de conversation. Vous y êtes ? Eh bien voilà. Voilà les pécheurs avec qui Jésus s'acoquine.

Mais ce n'est pas, comme le soupçonnent peut-être les scribes et les pharisiens, parce que ça lui est égal, parce qu'il n'aurait lui-même aucune morale ou qu'il chercherait juste à prendre du bon temps. Non, simplement, il ne rejette aucun de ceux qui viennent à lui et sont disposés à écouter ses paroles, qui sont des paroles

de transformation, des paroles qui impliquent un changement radical de vie. Une conversion.

En somme, Jésus ne discrimine pas. Toutes et tous ont de la valeur à ses yeux, même ceux et celles qui sont socialement réprouvés. Il n'y a pas de préféré dans le cœur de Dieu. Ce qui n'est pas forcément facile à accepter. Pour le propriétaire du troupeau, une brebis a autant de valeur qu'une autre brebis. Il est vrai que l'on pourrait supposer un lien affectif privilégié entre le berger et telle brebis qu'il aime particulièrement. Mais ce n'est pas le sens de la parabole. J'en veux pour preuve que l'on ne pourrait pas en dire autant des pièces d'argent : elles ont rigoureusement la même valeur monétaire, pour la femme qui les possède.

Cependant, je ne résiste pas au plaisir de partager avec vous une variante de cette parabole de la brebis perdue. Celle-ci se retrouve également, dans un autre contexte et avec une intention légèrement différente, chez Matthieu. Mais il y en a encore une autre version, qui ne figure pas dans la Bible. Elle n'a pas été retenue, Dieu merci, dans ce qu'on appelle le canon, c'est-à-dire la liste des livres auxquels on a reconnu une valeur et une autorité. On la lit en effet dans l'évangile de Thomas, qui consiste en un recueil de paroles attribuées à Jésus, redécouvert en Égypte au milieu du siècle dernier. Voici donc la parabole en question :

« Jésus a dit : le Royaume est semblable à un berger qui avait cent brebis ; l'une d'elles se perdit, qui était la plus grosse ; il laissa les quatre-vingt-dix-neuf et il chercha celle-là seule, jusqu'à ce qu'il l'eût trouvée. Après qu'il eut peiné, il dit à la brebis : Je t'aime plus que les quatre-vingt-dix-neuf ».

Vous voyez bien ce qui ne va pas, ici : l'animal qui se perd est le plus gros du troupeau. Il a donc d'emblée une importance supérieure aux autres. Et l'on est porté à conclure que c'est pour cette raison que le berger l'aime davantage, et qu'elle mérite un soin tout particulier.

Je vous laisse imaginer les conséquences désastreuses que l'on pourrait en tirer. Lequel d'entre nous serait le plus gros, le plus important ? Celui qui a un nom

protestant qui remonte à la Réforme ? Celui qui donne beaucoup d'argent à l'Église, le gros donateur, comme j'entends parfois dire ? Celui qui a la bonne couleur de peau, la bonne orientation sexuelle ? Il y aurait donc des moutons plus chétifs que l'on pourrait plus facilement sacrifier ?

Rien de tel dans la Bible, rien de tel dans la parabole que nous lisons chez Luc ou chez Matthieu. Il n'y a pas de plus grosse brebis, il n'y a pas de pièce de monnaie de collection qui ferait l'objet d'une attention plus soutenue. Il n'y a pas d'amour à deux vitesses. Toutes et tous, nous sommes aimés.

Oui, mais... est-ce qu'il n'y a pas tout de même, chez Jésus et donc chez le Dieu qu'il nous révèle, une option préférentielle pour les marginaux, pour les exclus, pour les filles perdues et les hommes de mauvaise vie ? Dieu n'aurait-il pas le syndrome du sauveur ? Quitte à délaisser ceux qui sont déjà là, qui sont là depuis toujours ou presque, les fidèles ?

Il y a plus de joie à avoir pour un pécheur repentant que pour quatre-vingt-dix-neuf justes. Ceux-ci, ils sont très bien dans leur enclos, il n'y a pas besoin de s'en occuper outre mesure. Est-ce que ce n'est pas un peu vexant, pour eux ? Peut-être même certains parmi vous ont-ils éprouvé ce sentiment quand j'expliquais, au début de la prédication, que je l'avais pensée surtout pour les nouveaux venus : « ben, et moi, alors ? ». Au passage, ce n'était pas tout à fait vrai, en réalité...

Prenez les scribes et les pharisiens : ils pensaient être les chouchous de Dieu, ceux qui sont dans ses petits papiers, qui font tout bien comme il faut, et voilà qu'ils sont relégués au second rang ! Ils sont moins intéressants ? Pas assez perdus ?

Ça, ça reste à voir. Regardez comme ils bougonnent. Jamais contents, ceux-là. Ils n'aiment pas qu'on touche à leur religion, même quand il s'agit de l'élus de Dieu. Ils n'aiment pas qu'on vienne mettre le bazar dans leurs catégories bien ordonnées, bien pratiques pour ranger les gens dans des cases : il y a les bons croyants, et il y a les pécheurs, avec qui on ne se mélange pas... Mais ça, ce n'est

pas le genre de Jésus. Alors ils râlent, ils se fâchent. Cependant qu'il y aurait tout lieu de se réjouir, sur la terre autant qu'au ciel.

Autrement dit, ils auraient bien besoin eux-mêmes de conversion. Ils auraient bien besoin d'un changement radical, pour laisser là leurs récriminations et s'ouvrir à la joie. La joie pour les autres, la joie de voir de nouveaux venus rejoindre le peuple de Dieu. La joie d'ouvrir grand les portes pour laisser entrer des familles avec des enfants même un peu bruyants, des étrangers qui ne parlent pas encore parfaitement notre langue, ou qui vivent leur foi d'une autre manière...

On aurait tort, en Église, d'opposer d'un côté la dynamique d'évangélisation, la mission au loin, vers les plus éloignés, pour leur faire connaître Jésus, ses enseignements, ses paraboles, sa bonté... et de l'autre la desserte pastorale un peu planplan, avec le culte et les autres activités qui ronronneraient gentiment.

En vérité, tous, nous avons encore et toujours besoin de conversion. Les anciens comme les nouveaux, nous avons besoin de nous ouvrir à la générosité et à la joie de l'Évangile. Et ce n'est pas une affaire de morale, la conversion. De comportements à adopter, conformément à je ne sais quelles normes, pour faire partie du sérail. Il suffit de se laisser trouver. Il ne s'agit que d'oser se laisser approcher, et de se laisser aimer. Alors, assurément, il y aura de la joie.